



**HAL**  
open science

# La figure de l'ouvrier dans l'architecture symbolique du parti travailliste

Emmanuelle Avril

► **To cite this version:**

Emmanuelle Avril. La figure de l'ouvrier dans l'architecture symbolique du parti travailliste. L'Harmattan. La classe ouvrière britannique XIXe-XXe siècles : Proscrits, patriotes, citoyens, , 2005, 2-7475-9035-6. hal-01461154

**HAL Id: hal-01461154**

**<https://hal.science/hal-01461154>**

Submitted on 7 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La figure de l'ouvrier dans l'architecture symbolique du parti travailliste », dans Millat, Gilbert (dir.), *La classe ouvrière britannique XIXe-XXe siècles : Proscrits, patriotes, citoyens*, L'Harmattan, 2005, pp. 257-287.

## LA FIGURE DE L'OUVRIER DANS L'ARCHITECTURE SYMBOLIQUE DU PARTI TRAVAILLISTE

*Emmanuelle Avril (Paris 3)*

Depuis Keir Hardie prenant possession de son siège aux Communes, en 1892, coiffé de sa casquette d'ouvrier jusqu'à Tony Blair rayonnant sous son casque jaune sur la première page du rapport annuel de 1999, les leaders travaillistes aiment à souligner les origines ouvrières du parti<sup>1</sup>. Mais si le premier était effectivement mineur, le second ne fait que se « déguiser » en ouvrier du bâtiment, le temps d'une photo. L'un comme l'autre utilisent néanmoins le symbolisme ouvrier à des fins de propagande, ce mot étant entendu au sens positif du terme, c'est-à-dire au sens d'une rhétorique faisant appel à des archétypes, à des mythes mobilisateurs.

La question centrale de tout débat sur un parti politique est de déterminer ceux qu'il entend représenter. Dire que le parti travailliste (*Labour*) a pour vocation de représenter la main-d'œuvre industrielle (*labour*) relève du truisme. Pourtant, il n'a jamais existé de consensus sur ce point, et ce dès la création de la nouvelle organisation politique au début du XXème siècle<sup>2</sup>. La célèbre Clause IV des statuts<sup>3</sup>, point de référence de ceux qui restaient attachés aux origines du parti, était elle-même très ambiguë : l'expression « *workers by hand or by brain* » indique clairement que le parti travailliste ne se soucie pas exclusivement des travailleurs manuels. De même, l'emblème du parti, avant que la rose ne soit adoptée en 1986 sous la houlette de Peter Mandelson, comportait une torche (symbole de liberté), une plume et une pelle entrecroisées, associant ainsi le travail manuel et le travail intellectuel.

---

<sup>1</sup> Keir Hardie avait attrapé sa casquette par accident, dans sa précipitation, ce jour là, mais avait ensuite continué à la porter en réaction aux remarques scandalisées qu'il avait ainsi provoquées.

<sup>2</sup> L'ancêtre du parti travailliste actuel, le *Labour Representation Committee*, fut fondé lors d'un congrès organisé en février 1900.

<sup>3</sup> Il s'agit de l'article 4 des statuts du parti, rédigé en 1918 par Beatrice et Sidney Webb, membres de la société fabienne, qui faisait référence à la propriété collective des moyens de production. Pour la première fois depuis sa création, le parti travailliste adoptait ainsi un projet politique clairement socialiste, de redistribution des richesses et de nationalisations.

Il y a donc toujours eu conflit au sein du parti travailliste quant à la définition de ceux que celui-ci était censé défendre<sup>4</sup>. Si Keir Hardie pouvait déclarer en 1910 que l'objectif des Travaillistes était d'œuvrer pour la défense de la « classe ouvrière »<sup>5</sup>, H. M. Hyndman et sa *Social Democratic Federation*<sup>6</sup>, marxiste, se dissocièrent très rapidement du mouvement à cause du refus des autres composantes, comme la société fabienne<sup>7</sup> ou les syndicats, d'accepter le concept de lutte des classes<sup>8</sup>. Ainsi, bien que la figure de l'ouvrier occupe une place prééminente dans l'iconographie et le discours travaillistes, c'est la référence à une « classe » ouvrière qui a toujours posé problème : le terme de « *working class* » n'apparaît d'ailleurs dans aucun des programmes électoraux depuis 1945. Le parti travailliste ne s'est donc jamais présenté clairement comme le parti de la « classe ouvrière ».

La figure de l'ouvrier (traditionnellement un homme portant casquette et bretelles, maniant la pelle ou la pioche) est un symbole puissant permettant d'illustrer l'injustice du système, mais il n'est pas le seul (les femmes sont aussi mises en scène et évoquées explicitement dans les discours). S'il est vrai que les différentes représentations de l'ouvrier telles qu'elles apparaissent dans la propagande travailliste peuvent se placer sur un continuum dans une perspective diachronique, compte tenu du passage du collectivisme à l'individualisme, du développement de nouvelles techniques d'imprimerie et de l'évolution du poids électoral de la classe ouvrière, il s'agit plutôt ici de mettre à jour le processus de construction de l'image de l'ouvrier et de la classe ouvrière sous la forme d'une galerie de personnages évoquant autant d'archétypes. Les différents mythes construits à partir de la figure de l'ouvrier sont le plus souvent les différentes facettes d'une même réalité : l'ouvrier est à la fois diabolisé et angélicisé, discrédité et glorifié. Comme tout symbole, la figure de l'ouvrier est multivoque, capable d'avoir simultanément des significations différentes pour des personnes différentes.

La visite commence par une série de figures positives : l'ouvrier est ange, héros et rebelle ; puis l'on rencontre une série de figures négatives qui présentent l'ouvrier comme un

---

<sup>4</sup> Pour une discussion sur les sources idéologiques du parti travailliste, voir Geoffrey Foote, *The Labour Party's Political Thought: a History*, Croom Helm, 1985.

<sup>5</sup> Dans sa profession de foi on peut lire : « *I want to see [...] the health, comfort, safety, and general well-being of the working class promoted* ».

<sup>6</sup> La *Social Democratic Federation*, fondée en 1881 par H. M. Hyndman, fut le premier parti politique britannique marxiste. Elle s'intéressa en particulier au sort des chômeurs et eut toujours un succès électoral très modeste. Elle fut affiliée pour un temps au *Labour Representation Committee*. Lors du congrès fondateur, la *SDF* avait présenté une motion appelant à la reconnaissance explicite de la lutte des classes. La motion avait été rejetée en faveur d'une déclaration posant que l'objectif du parti était la défense des intérêts des travailleurs.

<sup>7</sup> La société fabienne, fondée en 1884, regroupait des représentants de la gauche intellectuelle, comme Beatrice et Sidney Webb ou George Bernard Shaw, lesquels définirent un socialisme gradualiste et démocratique, qui ne visait aucunement un renversement du capitalisme ou une transformation des institutions.

<sup>8</sup> La *Social Democratic Federation* décida de se désaffilier du *Labour Representation Committee* dès 1901.

être opprimé, un traître et même, comme un dinosaure. Enfin, la figure de l'ouvrier ayant été détrônée, ce qui reste de la classe ouvrière prend alors les traits du citoyen, de l'individu, du « *common man* » et de l'employé. Le fil rouge de cette visite est le sens à donner au terme « *Labour* » et ouvre donc une réflexion autour du concept de « travail » et de « travailleur ».

## Figures positives

### *L'ange*

L'ange est une créature d'apparence humaine, parfois ailée, qui sert d'intermédiaire entre Dieu et le monde, qui fait le lien entre le ciel et la terre, qui protège les hommes et les guide vers le royaume des cieux.

Dans un premier temps, le parti travailliste se soucie de réparer les injustices causées par le système capitaliste. Les affiches du début du XX<sup>ème</sup> siècle<sup>9</sup> comportent des représentations de la classe ouvrière en marche vers un avenir meilleur, vers un idéal de justice sociale. Ce sont des images de solidarité, de fraternité, à travers lesquelles la classe ouvrière se trouve glorifiée. Cet espoir en un avenir meilleur est symbolisé par la référence à l'aube nouvelle. Cette rhétorique des premiers jours présente une image idéalisée de l'ouvrier empreinte d'une forte résonance chrétienne. L'ouvrier n'est pas toujours dépeint spécifiquement comme un homme au travail mais aussi comme une créature bonne, proche de la terre, mise scène dans des paysages ruraux idylliques, évoquant la Terre Promise. A cet égard, il est intéressant de noter que l'hymne chrétien travailliste *Jérusalem*, écrit par Blake, évoque la terre promise et les premières usines (« *dark satanic mills* ») indiquant que le message socialiste et le message chrétien ne font qu'un.

L'affiche « *Tomorrow when Labour Rules* » de 1923 est un exemple classique de mise en scène d'une foule anonyme en marche : les habits modestes ou de travail (comme le tablier de

---

<sup>9</sup> Il ne sera pas possible de donner des références précises pour chaque document iconographique évoqué dans ce travail. Etant donné qu'il n'existe pas de collection complète accessible au chercheur, le corpus utilisé ici a été constitué au fil du temps et des occasions, et constitue donc une sorte de collection « privée » et originale. Les sources principales sont des documents publiés par le parti travailliste (cartes postales et publications commémorant le centenaire de la naissance du parti, rapports annuels et programmes électoraux, documents internes destinés aux adhérents), les documents disponibles au *National Museum of Labour History*, à quoi s'ajoutent des documents utilisés en illustration de certains ouvrages historiques. Le seul ouvrage (désormais introuvable) présentant un échantillon consistant de documents est celui de John Gorman, *Images of Labour*, Scorpion Publishing, 1985. En outre, la plupart de ces documents, soumis au copyright, ne peuvent être reproduits.

forgeron), les pieds nus permettent d'identifier les personnages comme appartenant aux classes laborieuses, mais l'imagerie évoque plus l'idée de « *common people* » que de prolétariat. Deux jeunes filles à droite de l'image à l'avant de la foule marchent les bras tendus, l'une d'elles joue à attraper des graines de pissenlit, activité associée à l'insouciance de l'enfance. Les deux jeunes femmes, figures angéliques, semblent conduire la marche vers la lumière, vers le soleil levant, symbole récurrent de cette imagerie qui n'a rien d'exclusivement travailliste.

L'image est en effet pétrie de sentiments religieux : la lumière du socialisme et la lumière divine se confondent. Au premier plan on voit une figure de vierge à l'enfant et le paysage évoque les douces collines d'une édénique campagne anglaise. Il s'agit donc d'un appel à laisser derrière soi les ténèbres, la souffrance, le dur labeur et d'aller vers la lumière, la liberté et l'espoir. Cette rhétorique des lendemains qui chantent fait écho à celle de Keir Hardie qui appelle de ses vœux le soleil du socialisme: « *until the sunshine of Socialism and human freedom break forth upon our land* »<sup>10</sup>. Le couple ouvrier occupe le centre de l'image, la femme appuyée sur l'épaule de son époux.

On retrouve la mise en scène de la famille ouvrière et l'idée de l'aube nouvelle sur une autre affiche très célèbre « *Greet the Dawn* », qui date de la même année, mais dont le style est très différent (ici le graphisme l'emporte alors que l'affiche précédente s'apparentait plus au tableau). On y retrouve la trinité de la famille ouvrière, mais stylisée et vue de dos. L'homme est debout, les bras levés, saluant les rayons du soleil (couleur or) qui se lève sur les toits crénelés de l'usine.

Les très célèbres dessins de Walter Crane (« *Cartoons for the Cause* ») ont eu une très grande influence sur l'iconographie travailliste, en particulier les bannières syndicales de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Faisant appel à une imagerie simple et allégorique malgré la précision du dessin, il met en scène des représentations de la liberté (une femme portant le bonnet phrygien, parfois reine de Mai, parfois Boadicée) guidant le peuple. Le plus célèbre, publié par le *Sun*, datant de 1902, et montre au premier plan une femme, allégorie de la liberté, debout sur un talus acclamée par une foule en procession portant des bannières « *fraternity* » « *union is strength* » et « *international solidarity of Labour* ». Elle tient dans une main une couronne de fleurs et dans l'autre un drapeau portant le slogan « *the Emancipation of Labour* ». L'imagerie mêle les symboles païens (arbres en fleurs et reine de mai) à l'imagerie chrétienne (la silhouette du dôme d'une église se découpe sur le soleil levant dans le lointain).

---

<sup>10</sup> Keir Hardie, discours prononcé lors du congrès marquant le vingt-et-unième anniversaire de l'*Independent Labour Party*, Bradford, 11 avril 1914.

En 1909, dans son dessin « *Social Reconstruction versus Capitalist Constriction* », dédié aux travailleurs du monde entier, Walter Crane personnifie le socialisme sous les traits d'une guerrière antique vêtue d'une côte de maille, une hache à la ceinture, drapée à partir de la taille dans un tissu rouge. Debout sur le globe terrestre, elle brandit d'une main une torche qui brille comme un soleil et de l'autre tient à la gorge le serpent du capitalisme qui expire sous ses doigts et relâche son étreinte sur le globe terrestre, alors que les ouvriers l'acclament en se libérant de l'étreinte du monstre.

Pas de drapeau rouge révolutionnaire, pas de poing levé en signe de révolte. Il s'agit d'une révolte chrétienne de gauche face à l'injustice de l'exploitation de l'homme plutôt que d'un appel au renversement du régime capitaliste fondé sur une analyse marxiste de la société. Les enfants sont d'ailleurs des figures privilégiées au sein de cette rhétorique chrétienne de l'espoir en un avenir meilleur. On le voit à travers les *Socialist Sunday Schools* où l'on prêche le Socialisme et le magazine *The Young Socialist*, dont le premier numéro est sorti en janvier 1901 avec l'intitulé : « *The New World – its foundations to be justice – love to be the spirit of its inhabitants* ». L'illustration de ce premier numéro met en scène un défilé d'enfants de tous les pays avançant dans une campagne idyllique évoquant la campagne anglaise, ce qui contredit les velléités d'internationalisme, illustrées par certains costumes comme le kimono ou le fez. On voit au fond à droite les rayons du soleil levant. Le cortège avance vers la gauche, comme pour signifier le rejet de l'ordre social existant, rejet que les conventions occidentales associent à la « gauche » politique. Les culottes bouffantes, les collerettes, les jolis visages et les gestes gracieux évoquent un cortège d'anges plutôt qu'une armée révolutionnaire.

Le monde nouveau que le parti travailliste veut (re)construire est le monde d'avant la chute, le monde pastoral mythique d'avant la révolution industrielle dont les valeurs, telles que l'appât du gain et l'exploitation de l'homme, sont dénoncées comme immorales. Keir Hardie, dans son ouvrage *From Serfdom to Socialism*, publié en 1907, décrit la deuxième étape de ce « communisme » originel : « *Later when the race lived in villages, man, the communist, moved about among the communal flocks and herds on communal land* ».

Le mouvement travailliste se présente donc comme celui qui, tel Moïse, guide le peuple vers la lumière et la terre promise, vers un ordre social plus juste, et qui représente donc l'espoir des opprimés.

### ***Le héros***

Le héros est un demi-dieu et symbolise donc le mariage des pouvoirs terrestres et célestes. Il défend la cité contre ses ennemis, accomplissant, comme Hercule, des exploits, lors de batailles spectaculaires au cours desquelles il repousse de monstrueuses créatures, personnifications du mal.

Certaines représentations de l'ouvrier font appel à une imagerie plus franchement socialiste, exaltant le travail manuel et l'effort physique. C'est le cas de l'affiche « *A Nation at Work* » de 1929. La scène se situe sur un chantier naval, centre névralgique de la Grande-Bretagne industrielle. Au premier plan, on voit un personnage qui occupe toute la hauteur de l'image, un homme qui porte un gros sac (sans doute de charbon) sur son épaule. On ne voit pas son visage ; en revanche, son bras et sa main, « outils de travail » de l'ouvrier, sont mis en évidence. L'autre personnage est partiellement hors-cadre, de telle façon que seul son bras est mis en valeur, avec une représentation très soignée du muscle. Deux personnages plus petits au centre de l'image portent casquette et bretelles, attributs vestimentaires typiques de l'ouvrier.

La scène est remplie de flammes et de fumée qui occupent tout le ciel, soulignant l'énergie vitale (tous les éléments sont représentés sur cette affiche : l'eau, le feu, l'air et la terre). Nous sommes dans la salle des machines de l'Empire. Tout vise donc à mettre en avant l'idée de virilité et de force physique et à souligner le pouvoir rédempteur du travail. L'ouvrier est celui qui sait dompter les éléments et imposer la force civilisatrice. La police de caractères du slogan, qui semble vouloir imiter le bois, a elle aussi quelque chose de rugueux, ou de rustique, comme pour indiquer la nature artisanale du travail. Le travail manuel est donc glorifié selon une vision très puritaine de sa valeur.

La couverture de l'ouvrage d'Henry Pelling<sup>11</sup> comporte une illustration dans le style des bannières syndicales. La force physique y est ici exaltée puisque l'image met en scène un ouvrier, les manches retroussées, qui, à mains nues, saisit à la gorge les deux molosses qui l'attaquent, Capitalisme et Pauvreté, gardiens du château Capital. Les mains sont grandes et fortes, les bras musclés, la chemise entr'ouverte. L'ouvrier repousse l'attaque des chiens, protégeant le monde idéalisé de l'usine en contrebas, avec ses murs roses et ses toits bleus finement ciselés, trois cheminées gracieuses crachant leur jolie fumée dans le ciel bleu.

---

<sup>11</sup> Henri Pelling, *A Short History of the Labour Party*, Macmillan, édition de 1991.

L'héroïsation est aussi à l'œuvre sur l'illustration de la carte d'adhérent « souvenir » de l'*Independent Labour Party*<sup>12</sup> en 1914 (l'*ILP*, créé en 1893, devient « adulte » cette année-là), dessinée par Gordon Forsyth. Cette illustration, intitulée « *socialism is the hope of the world* », met en scène un cortège : les travailleurs de tous les pays, telle une armée victorieuse, avancent ici aussi vers la gauche de l'image et portent les drapeaux de différents pays, pour signifier l'internationalisme du mouvement. Au centre, un homme et une femme (cette dernière coiffée d'un bonnet phrygien, symbole de la liberté) sont perchés sur des chevaux blancs (ce sont donc des chevaliers) et brandissent des torches (la flamme étant un symbole de purification et d'éveil spirituel). Deux jeunes femmes, elles aussi à cheval et portant des torches, dont une avec un bébé dans les bras, ferment le cortège. Les hommes marchent la tête haute. Une femme et une fillette sèment des pétales de fleurs tout en marchant. Les costumes idéalisés (chemises bouffantes, draperies) ne permettent pas d'identifier ces personnages comme des ouvriers à proprement parler (on voit un infirme). La mise en scène évoque le départ d'une croisade plutôt que le début d'une révolution.

Le symbole de la croisade, c'est-à-dire l'idée d'une marche contre le mal, avait été largement exploité par Keir Hardie lui-même lorsque, dans son magazine *Labour Leader* (publié à partir de 1894), il s'adressait aux enfants sous le pseudonyme de Daddy Time (sorte de Père Noël), les appelant à se porter volontaires pour aller combattre de terribles géants comme dans le conte *Jack the Giant Killer*. Lorsque le chiffre de mille volontaires serait atteint, chaque enfant recevrait une carte à son nom et ils constitueraient ainsi une armée, les *Labour Crusaders*, qui irait combattre les géants Monopole et Compétition. Les filles seraient des Dames et les garçons des Chevaliers. L'idée de croisade avait encore cours dans les années 1930 : ce terme a servi à désigner les marches contre le monstre de la faim. La plus célèbre de ces marches s'est appelée « *the Jarrow Crusade* ».

Dans une version contemporaine de cette élévation de l'ouvrier au rang de héros, on trouve deux exemples de Tony Blair adoptant la figure de l'ouvrier. Dans le programme électoral de 2001, on le voit vêtu d'une salopette orange et d'un casque visitant, comme l'indique la légende, un chantier de construction du nord-est, accompagné d'un groupe d'hommes portant la même tenue. Bien qu'ils portent tous des cravates sous leur combinaison de travail, indiquant qu'il s'agit de dirigeants plutôt que d'exécutants, ils n'en représentent pas moins le monde industriel le plus traditionnel (le nord-est représente la base électorale

---

<sup>12</sup> L'*Independent Labour Party* fut le parti précurseur du parti travailliste, fondé par Keir Hardie en 1893, dans le but de faire élire des représentants de la classe ouvrière qui n'auraient aucun lien avec les libéraux. Ce parti fut l'une des organisations qui s'affilièrent au *Labour Representation Committee* en 1900.

travailleuse traditionnelle). Le statut du leader travailliste permet de glorifier la tenue d'ouvrier et le cadre dans lequel il évolue. Dans le Rapport Annuel de 1999 commémorant le centenaire du parti, l'introduction du premier ministre est accompagnée d'une photographie où l'on voit des têtes casquées au milieu desquelles celle de Tony Blair surmontée d'un casque jaune resplendissant sous les rayons du soleil, et qui lève un visage radieux. Le casque d'ouvrier est ici un symbole positif. Le premier ministre en ouvrier souligne les valeurs de dignité dans le travail et la fierté justifiée de ceux qui produisent les richesses.

L'ouvrier est digne d'être glorifié du fait des sacrifices qu'il est prêt à consentir pour défendre les siens. C'est le rôle du parti travailliste de saluer son courage et de construire sa légende.

### ***Le rebelle***

Le rebelle est celui qui conteste la légitimité du pouvoir en place et se révolte contre lui. Littéralement c'est celui qui recommence la guerre et prend donc les armes pour faire tomber le gouvernement légitime.

Le drapeau rouge, rouge du sang des ouvriers, emblème révolutionnaire et hymne de la gauche internationale, est le principal symbole de révolte associé au parti travailliste. *Le Drapeau Rouge (The Red Flag)* est aussi son chant traditionnel, encore que celui-ci n'ait jamais fait l'unanimité. Il fut écrit par Jim Connell, alors membre de la *Social Democratic Federation*, en 1889 sur l'air entraînant de *The White Cockade* (air révolutionnaire des Jacobins), aussitôt remplacé par l'air beaucoup plus solennel de *Tannenbaum (Mon beau sapin)*, vieux chant de Noël allemand. *The Red Flag* est rapidement devenu l'hymne socialiste de prédilection qui a perduré jusqu'à nos jours malgré diverses tentatives pour l'évincer : en 1925 Ramsay MacDonald avait tenté sans succès de trouver un autre chant pour le remplacer, et *New Labour* a décidé de le réintroduire en clôture du congrès en 2003 après l'avoir écarté quelques temps (*The Red Flag* se chante en principe le poing levé, symbole gênant pour les modernisateurs). Le parti travailliste est aussi associé aux grands combats contre l'oppression sous toutes ses formes, qu'il s'agisse de l'amélioration des conditions de travail ou de l'extension du droit de vote. L'ouvrier est tout particulièrement associé à la cause des suffragettes : les publications du parti montrent souvent Keir Hardie partageant la tribune avec Emmeline Pankhurst.

Néanmoins, les mises en scène positives de soulèvements populaires sont pratiquement absentes de la rhétorique partisane travailliste. On trouve une exception de

taille : la mise en scène d'une révolte de rue contre la Chambre des Lords. La célèbre affiche de 1910 « *Labour Clears the Way* » est une illustration visuelle du conflit de classes et ouvre donc la possibilité d'un renversement de l'ordre social. On y voit une foule d'hommes aux manches retroussées, la plupart coiffés de casquettes, en train de démolir la porte de la Chambre des Lords à coups de boutoir (le contexte est celui du bras de fer entre Chambre des Communes et Chambre des Lords au sujet de la politique économique de Lloyd-George<sup>13</sup>). Le parti travailliste se positionne ici en soulignant le contraste entre son projet et celui des Libéraux trop frileux qui ne prennent pas clairement fait et cause pour les travailleurs. Il s'agit d'un rare exemple de représentation de violence de rue. L'ennemi n'est pas personnifié, mais représenté par une porte fermée dont la solidité est bien soulignée par de gros boulons, et qui fait obstacle à l'entrée des travailleurs au Parlement. La dichotomie entre les deux mondes (celui du Parlement et celui de la rue) est clairement soulignée : on voit au loin les toits crénelés des usines. Ce qui est exalté, c'est la force de contestation, qui est ici une force physique. La violence est donc considérée comme positive et constructive.

Le geste symbolique qui consiste à enfoncer une porte avait déjà été exploité dans l'affiche datant du *Labour Representation Committee*<sup>14</sup> intitulée « *Labour at the Gate* » qui montre un personnage médiéval vêtu d'une tunique et de chausses démolissant à coups de lance la porte d'un parlement corrompu: le parti nouvellement formé devient une arme dans les mains du peuple.

On retrouve l'idée de violence positive dans une affiche de 1906, intitulée « *The Labour Party still at it* » qui montre un bûcheron musclé abattant à grands coups de hache l'arbre du monopole de la terre (« *Land Monopoly* »). Il a le pied posé sur le tronc de l'arbre Privilège récemment coupé qui gît maintenant sur le sol. On peut remarquer qu'ici encore l'ennemi n'est représenté que sous une forme allégorique, celle d'un arbre à abattre. Il reste que le geste est ici suffisamment violent pour signifier la rébellion active.

Autre symbole de soulèvement populaire, les marches de la faim des années 30 et en particulier la croisade de Jarrow dont le symbolisme est exploité dans la campagne électorale

---

<sup>13</sup> En 1909, David Lloyd-George, alors Chancelier de l'Echiquier du gouvernement libéral d'Asquith, proposa dans son budget, qui reçut le surnom de *People's Budget*, une série de réformes sociales qui devaient être en partie financées par l'impôt. La Chambre des Lords, dominée par les Conservateurs et donc hostile à ces mesures, rejeta le budget, décision sans précédent puisqu'il était traditionnellement admis que la Chambre des Communes, démocratiquement élue, avait complète autorité sur les questions financières. La crise constitutionnelle qui suivit aboutit au *Parliament Act* de 1911 qui imposa une réduction conséquente des pouvoirs de la Chambre des Lords.

<sup>14</sup> Le *Labour Representation Committee* est l'ancêtre du parti travailliste, fondé lors d'un congrès tenu le 27 février 1900 à Londres réunissant des syndicalistes et des socialistes. En 1906 les candidats du *LRC* remportèrent 29 sièges aux Communes et le groupe, avec Keir Hardie à sa tête, fut rebaptisé Labour Party.

de 1950. Les chômeurs refusent de subir leur sort passivement et descendent dans la rue pour dénoncer l'injustice de leurs conditions de vie. Les images de ce défilé qui illustrent la force du nombre et le pouvoir de l'action collective sont utilisées de manière positive par le parti d'après-guerre.

L'affiche de 1931 « *Men and Women Workers : Your Chance at Last !* » appelle elle aussi à la révolte des victimes du capitalisme, représentées comme une foule dessinée en contre plongée dont on ne voit guère que les casquettes et les chapeaux. Les ouvriers privés de travail (un panneau sur le mur de l'usine indique : « *no hands wanted* ») peuvent cependant faire entendre leur voix au bureau de vote : « *The works are closed but the ballot box is open !* ». Il s'agit cependant là d'une révolte démocratique et non révolutionnaire puisque la conquête de la liberté passe par les urnes.

La résistance à un régime injuste est posée comme légitime. L'ouvrier qui se révolte face à un pouvoir tyrannique ne fait que son devoir de désobéissance civile comme le préconisait Thoreau. La violence de cette rébellion est donc entièrement justifiée.

## **Figures négatives**

### ***L'opprimé***

L'opprimé est la victime d'un système injuste dans lequel la part du gâteau est inversement proportionnelle au travail fourni. Ceux qui produisent vivent dans la pauvreté, tandis que les parasites s'engraissent sur leur dos, comme l'illustre la figure récurrente du capitaliste bien gras. L'opprimé est un personnage accablé par la misère, le plus souvent prisonnier des ténèbres, parfois attaché pour montrer son état d'asservissement physique et moral.

Dans un discours aux Communes en mai 1940, Clement Attlee définissait ainsi la nature du parti : « *The Labour Party is the expression of the revolt of men and women against a materialist system of society which condemns to a narrow and stunted life the majority of our citizens and gives rewards to the greedy and acquisitive* ». L'ouvrier est la victime d'un système qui l'exploite.

De nombreuses affiches utilisent l'échelle, symbole d'ascension sociale, pour illustrer l'inégalité entre les pauvres et les nantis. On peut voir cette représentation sur l'affiche choisie par le parti travailliste en 1931 en réponse à la décision de Philip Snowden, de réduire les

allocations chômage<sup>15</sup>. Intitulé « *Sacrifice ?* », le dessin montre quatre hommes debout sur les barreaux d'une échelle en partie immergée. Les personnages sont placés dans l'ordre de leurs revenus respectifs, et le dernier est un chômeur dont seule la tête dépasse de l'eau. L'homme le plus haut perché suggère qu'ils descendent tous d'un barreau, en guise de « sacrifice » collectif, ce qui signifie que le chômeur sera noyé et que le capitaliste dodu aura toujours les pieds au sec.

Le frontispice de l'ouvrage *Fabian Essays in Socialism* (1889) met en scène deux personnages, l'un muni d'une hache, l'autre d'une pelle, tous deux désignés par le terme de « *labor* ». Ils se tiennent au pied d'une échelle dont les deux montants portent le mot « *capital* ». En haut de l'échelle est perché un homme en chapeau haut-de-forme, désigné par le terme « *privilege* » à la ceinture. Il est situé au niveau des fruits que porte l'arbre et pointe deux revolvers sur les deux autres qui ont posé un pied sur le deuxième barreau de l'échelle. Il s'agit donc de faire descendre ou tomber les privilégiés de leur échelle.

Le dessin intitulé « *Whips for Labour's Back* » datant de 1904 met en scène des allégories de la justice et du capitalisme (représentées sous les traits d'un juge et d'un entrepreneur aux mines réjouies) alliés contre un « prolétariat » dans les fers, représenté sous les traits d'un prisonnier courbé et menotté et désigné à la ceinture par le terme « *labour* ». La barbe et la tunique semblent en outre faire de ce personnage une figure de prophète. Le message est à la fois très général et spécifique puisque l'affiche vise aussi à dénoncer la loi Taff Vale.

L'ouvrier victime, c'est aussi le chômeur, celui qui est privé de travail, source de subsistance et de dignité. L'affiche de 1923 « *Yesterday the Trenches* » et son deuxième volet « *Today – Unemployed* » est le plus célèbre exemple de représentation de l'ouvrier victime. Ces affiches établissent un parallèle saisissant entre l'expérience des tranchées et le sort des chômeurs, puisque le slogan « *Today unemployed* » souligne le fait que les victimes d'hier et d'aujourd'hui sont les mêmes. On voit deux scènes de désolation qui se font écho : le soldat face à l'ennemi, et la famille ouvrière (identifiée grâce au puits de mine en arrière-plan) marchant vers la gauche, comme pour indiquer un retour vers l'abîme et l'horreur. Les personnages sont accablés, le dos courbé, condamnés à vivre dans les ténèbres. La dénonciation se fait sur le mode du pathos, accentué par certains détails poignants comme la femme qui regarde son enfant. Il s'agit d'une population trahie par ses dirigeants : ceux qui

---

<sup>15</sup> Philip Snowden fut nommé Chancelier de l'Echiquier par Ramsay MacDonald en 1924 puis en 1929. En réponse à la crise économique provoquée par le crash de 1929, dont les effets se firent sentir en Grande-Bretagne à partir de 1931, il proposa de réduire les allocations chômage (entre autres), provoquant ainsi une crise au sein du gouvernement. Ramsay MacDonald ayant accepté la proposition du Roi de rester en place et de former un gouvernement « national » fit appel à Snowden qui le suivit. Tous deux furent considérés comme des traîtres et renvoyés du parti.

ont vécu l'expérience des tranchées et qui, suivant la promesse de Lloyd-George, auraient dû accéder au statut de héros, sont maintenant réduits à la mendicité.

Une affiche de la même époque intitulée « *Workless* » montre une famille affalée sur un banc sous les regards des passants au bord d'un chantier naval. La mère et la fille dorment l'une contre l'autre, la mère le bras ballant. Le père, qui tourne le dos aux deux autres personnages, somnole lui aussi le dos courbé, comme écrasé par la honte de ne pouvoir nourrir sa famille. L'image évoque le froid, la faim et la honte. L'ensemble illustre l'état d'indignité auquel sont réduits des êtres par ailleurs respectables, comme l'indiquent les tenues soignées et les jolis visages des deux femmes.

Le chômage est évoqué dans des campagnes plus récentes, comme sur l'affiche de 1983 « *See what happens when you don't vote Labour* » qui illustre la montée du chômage sous la forme d'un graphique humain : les colonnes d'un tableau censé illustrer la montée vertigineuse du chômage sont remplies de visages, image choquante qui dénonce le caractère inhumain de la politique thatchérienne. L'affiche de 1987, « *She's Nice to Reagan [...] Why's She so Nasty to Us ?* » présente sur une même affiche différentes catégories d'électeurs potentiels, représentant les catégories les plus vulnérables (« *the underdog* ») victimes du thatchérisme : les pauvres en général, employés des services publics (infirmières, enseignants), usagers de ces services, retraités, sans abris. Dans le slogan « *The Country is crying out for Labour* », le verbe « *crying out* » exprime la souffrance et le désespoir des laissés pour compte.

La figure de l'ouvrier opprimé illustre le gaspillage et l'indignité qui résultent d'un système injuste. Le parti travailliste se présente comme le défenseur des victimes du capitalisme, dont la dignité ne pourra être restaurée que si les fers sont brisés, les privilèges effacés et le travail rendu accessible à tous.

### ***Le traître***

Le traître est un personnage déloyal qui brise les liens de solidarité. C'est celui qui abandonne son camp et passe à l'ennemi. Il est de plus dangereux sans en avoir l'air, puisqu'il se présente comme un ami ou un allié.

La classe ouvrière organisée au sein d'un mouvement syndical est capable de violence destructrice. L'ouvrier, c'est aussi le gréviste et le manifestant. La force physique du héros ou de la foule se fait menaçante et potentiellement dangereuse. L'ouvrier victime et donc inoffensif fournissait une image utilisable et peu menaçante (surtout les chômeurs). L'ouvrier

organisé, en revanche, inspire la crainte : il est la source d'une force capricieuse, incontrôlable et imprévisible. Dans sa profession de foi de 1910 Keir Hardie dénonce la construction de l'image des grévistes gallois : « *the men on strike are believed by millions of people who know nothing of the facts to be wild, riotous, drunken, worthless scamps, whereas the very opposite is the truth* ».

Les syndicats qui utilisent à plein leur pouvoir d'influence et leur force de contestation, comme ce fut le cas dans les années 70, période qui illustre la mainmise des syndicats sur le gouvernement, sont vilipendés et considérés comme les traîtres du mouvement et de la nation. Les syndicats, qui n'hésitent pas à utiliser leur force pour promouvoir des exigences déraisonnables, contraires à l'intérêt national et à celui des gens ordinaires, deviennent l'ennemi intérieur, entré en collusion avec l'ennemi extérieur. Selon cette lecture du passé, le point culminant de la trahison est l'hiver du mécontentement de 1978-79, qui provoqua la chute du gouvernement travailliste<sup>16</sup>. Cet épisode a été érigé en symbole du pouvoir destructeur des syndicats sur le mouvement travailliste.

Les leaders syndicaux en viennent à personnifier la déloyauté. Un personnage tel qu'Arthur Scargill, leader du syndicat des mineurs, a fait figure d'ennemi public numéro un dans les années 80, aux yeux du gouvernement conservateur comme des leaders travaillistes, pour lesquels il était l'image même de celui qui, du fait de son intransigeance, n'a aucun scrupule à compromettre les chances de succès du parti. Le conflit qui a plus récemment opposé le gouvernement Blair à Andy Gilchrist, leader du syndicat des pompiers, ou celui qui oppose actuellement le nouveau secrétaire général du syndicat des transports, Bob Crow, bête noire du gouvernement (son syndicat a été exclu du parti en février 2004), confirment cette image de l'ouvrier prêt à saborder le parti sans raison valable. Bob Crow, décrit comme « *an old-fashioned class warrior* », se situe dans la plus pure tradition socialiste, s'entourant de symboles tels que les écharpes de cérémonie du temps de la *National Union of Railwaymen*, et d'un buste de Lénine. La facilité avec laquelle il appelle à la grève, n'hésitant pas à ternir ainsi l'image du gouvernement, et ce pour un gain dérisoire, fait de lui le traître idéal.

C'est bien cette image que le Premier ministre a contribué à construire dans son discours de février 2002 lorsqu'il a dénoncé ceux qu'il a appelé « *the wreckers* ». Les syndicats sont donc des « naufrageurs », prêts à faire couler le navire.

---

<sup>16</sup> La série de grèves qui paralysèrent la Grande-Bretagne au cours de l'hiver 1978-79, désignée par l'expression de « *Winter of Discontent* » illustre le pouvoir débridé des syndicats. En particulier, les tas d'immondices qui s'entassèrent dans les rues de Londres contribuèrent à créer dans l'opinion publique une impression de fin de civilisation.

Une autre source de trahison est le groupe trotskiste *Militant* que le leader Neil Kinnock a publiquement dénoncé lors de son très célèbre discours au congrès de 1985 et en particulier l'une de ses figures de proue, Derek Hatton, personnage charismatique devenu leader du conseil municipal de Liverpool, désigné comme celui qui œuvre dans l'ombre pour détruire le parti, dont il fut finalement exclu en 1986. Sa gouaille et ses airs de séducteur font de lui le parfait Judas. Il illustre la facilité avec laquelle certains représentants de la classe ouvrière passent outre tout sentiment de solidarité de classe pour promouvoir leur intérêt personnel.

Ces exemples illustrent la trahison des ouvriers par ceux qui prétendent parler en leur nom. Les ennemis intérieurs œuvrent à saper le travail du parti afin de défendre leurs intérêts personnels. Il s'ensuit qu'ils seront rendus responsables de toute défaite électorale ; désignés comme traîtres, ils sont les boucs émissaires idéaux.

### ***Le dinosaure***

Le dinosaure est un animal effrayant par sa taille, autrefois redoutable, mais désormais disparu pour n'avoir pas su s'adapter aux changements climatiques. Le dinosaure symbolise donc tout ce qui reste prisonnier du passé et s'oppose au changement. La faculté d'adaptation au changement est la valeur cardinale de la culture d'entreprise.

Au cours des années 80, les modernisateurs à la tête du parti ont voulu se dissocier du symbolisme traditionnel de l'ouvrier (l'image de casquette d'ouvrier) devenu un handicap électoral dans une Grande-Bretagne apparemment convertie au néo-libéralisme. Le monde du travail industriel et de la classe ouvrière a donc été systématiquement rejeté dans le passé. Ainsi, dans son discours au congrès annuel de 2000 le Premier ministre définit son combat : « *A fight for a new vision in which the old conflict between prosperity and social justice is finally banished to the history books where it belongs* ». Les anciens modèles n'ont plus cours ; l'ouvrier n'existe plus dans le monde d'aujourd'hui.

Dans cet effort pour neutraliser un symbole potentiellement dangereux, le discours officiel du parti se livre en outre à un travail incessant pour discréditer le monde de l'ouvrier, sa tenue, son vocabulaire, ses mains calleuses et le concept même de classe ouvrière. Peter Mandelson a déclaré lors d'une réunion marginale au congrès annuel de 1998 : « *It would be a disaster if we thought we could discover some tidy quota system of blue collar, working class, northern, horny-handed, dirty-overalled people to have in our party* ». Le vocabulaire syndical et industriel est régulièrement l'objet de railleries publiques au congrès annuel, et désigné comme résidu d'un passé désormais risible.

Mais l'ouvrier est un symbole puissant dont les dirigeants souhaitent pouvoir exploiter la charge émotionnelle. Dès lors qu'il est une figure confinée au passé, et par conséquent parfaitement inoffensive, l'ouvrier est alors même considéré avec un certain sentimentalisme. Le passé travailliste, et en particulier ses origines ouvrières, est récupéré. La figure de l'ouvrier est un élément privilégié dans cette panoplie qui englobe les différents symboles, événements marquants et grands hommes de l'histoire du parti. Ainsi, le congrès anniversaire de 1999 a été une longue cérémonie de commémoration, venant s'ajouter à toute une série de cérémonies organisées pour marquer l'anniversaire de la naissance du parti, comme l'exposition tournante, démarrée à Manchester le 28 février 2000, date de l'anniversaire de la fondation du parti, qui présentait entre autres la lampe de mineur de Keir Hardie. *New Labour* essaie de jouer à plein sur l'attachement affectif au passé<sup>17</sup>.

Keir Hardie, premier député du *Labour Representation Committee*, dont le nom est mentionné systématiquement dans les discours et les documents officiels, est le personnage clé de la récupération des origines ouvrières du parti. Dans la préface de l'ouvrage intitulé *The People's Party*<sup>18</sup>, Tony Blair tient à souligner qu'une photo de Keir Hardie trône sur un mur de son bureau aux Communes. Lors de la clôture du congrès anniversaire de 1999, Tom Sawyer, ancien secrétaire général du parti et l'un des principaux artisans de la modernisation du parti, est venu amuser l'auditoire « déguisé » en Keir Hardie (casquette et bretelles, accent écossais marqué). Les éclats de rire provoqués par ce sketch indiquent bien que la casquette d'ouvrier n'est plus désormais considérée que comme une relique vidée de toute substance idéologique et historique. L'ouvrier n'a plus aucune pertinence dans le présent: « *There is no room in serious politics for nostalgia* » souligne le programme électoral de 1997 (p.20). Le sentimentalisme ne doit en aucun cas influencer la politique du gouvernement.

On assiste donc à une opération de neutralisation d'un symbole puissant et encombrant, puis à sa récupération et à l'exploitation de sa charge affective. Le parti travailliste commence par rendre la classe ouvrière inoffensive en la confinant au musée du travaillisme, puis en exhibe fièrement les reliques : une fois mort, le monstre peut être admiré sans risque.

## **L'ouvrier détrôné**

---

<sup>17</sup> Sur la récupération des symboles du passé, voir un précédent article « Discours de déclin et de renouveau au sein du parti travailliste : retour aux sources, refondation, ou récupération ? », actes du colloque dirigé par Mike Parsons, « Discours de déclin et de renouveau », laboratoire PSDDA, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 15-16 mars 2002, revue électronique *PSD-2*. (Numéro dirigé par Mike Parsons).

<sup>18</sup> Tony Wright, Matt Carter, *The People's Party : the History of the Labour Party*, Londres: Thames and Hudson, 1997.

L'ouvrier cesse donc d'être une figure représentative d'une section conséquente et identifiable de la population. Il est progressivement effacé du paysage social, ou tout au moins supplanté par d'autres symboles servant à gommer les différences sociales. L'ouvrier, sans avoir complètement disparu, est assimilé à des catégories beaucoup plus larges au sein desquelles ses intérêts et valeurs spécifiques n'ont plus cours.

### ***Le citoyen***

Evolution naturelle pour un parti de gouvernement, la dimension nationale prend le pas sur tout désir de représenter les plus démunis ou les classes laborieuses. Le parti entend parler au nom de la nation tout entière plutôt qu'à celui des ouvriers, catégorie trop spécifique, et déclinante<sup>19</sup>, d'électeurs. L'appel aux « travailleurs » se fait donc de plus en plus rare.

Dès la campagne de 1924, à l'issue de laquelle il a connu sa première victoire, le parti travailliste se présente comme un gouvernement potentiel, comme l'indique la représentation d'un aristocrate Ramsay MacDonald sous le slogan : « *Labour's Leader – Make Him the Nation's Leader* ». La répétition du terme de « leader » permet de rapprocher les termes « nation » et « Labour » et l'apparence très respectable de MacDonald n'associe en aucun cas le parti aux classes laborieuses. Il faut souligner que MacDonald avait souligné la nécessité de dépasser les intérêts sectoriels dès 1903, dans un article pour la *New Liberal Review* : « *Trade Unionism in politics must identify itself with something higher and wider than Trade Union industrial demands. It must set those demands into a system of national well-being ; the wage-earner must become the citizen* »<sup>20</sup>.

Le message nationaliste est naturellement exacerbé en 1945 sur l'affiche « *And Now Win the Peace* » où le parti travailliste reprend à son compte le V de la victoire. On y voit un V monumental fiché tel une gigantesque flèche dans le sol de la Grande-Bretagne, en un appel à la solidarité nationale, à des sentiments patriotiques (à la lutte armée succède un autre type de guerre, contre la pauvreté cette fois), au-delà de tous les antagonismes de classes. Lors de la campagne, Clement Attlee, dans un discours radiodiffusé en mai 1945, souligne l'appel national du parti : « *The Labour Party is, in fact, the one party which most nearly reflects in its representation and composition all the main streams which flow into the great river of our*

<sup>19</sup> Sur le déclin numérique de la classe ouvrière, voir en particulier la contribution d'Eric Hobsbawm à l'ouvrage *The Forward March of Labour Halted ?*, dirigé par M. Jacques et F. Mulhearn, New Left Books, 1981. Plus généralement, voir les travaux de Ivor Crewe, David Butler, John Curtice et Dennis Kavanagh.

<sup>20</sup> Cité dans Geoffrey Foote, *op.cit.*, p.63.

*national life* ». Il va jusqu'à déclarer que c'est le parti conservateur qui est un parti de classe, ayant choisi de ne représenter que les privilégiés.

La nouvelle formulation de la Clause IV de 1995 montre bien que le parti entend parler avant tout au nom de la « nation ». Cette version met en effet l'accent sur la notion inclusive de « communauté », c'est-à-dire l'intérêt commun de tous les membres de la société, ce qui nie toute idée d'antagonisme de classe. Dans son programme électoral de 1997, le parti va plus loin et utilise l'expression de « *One Nation Party* » (p.18-19), expression que le nouveau leader, Tony Blair, a subtilisé aux Conservateurs, profitant de leur radicalisation dans les années 80. Tout est donc fait pour formuler un discours d'inclusion. Le slogan « *New Labour, New Britain* » ainsi que le fait que les drapeaux agités lors de la cérémonie de clôture du congrès sont un mélange du drapeau rouge et de *l'Union Jack* soulignent la volonté du parti de représenter les intérêts de la nation tout entière.

### ***L'individu***

Avec le passage du collectivisme à l'individualisme, on comprend que les campagnes travaillistes modernes ne fassent plus guère appel à une rhétorique fondée sur l'image du peuple en marche. Le poids électoral déclinant de la classe ouvrière se traduit donc clairement dans le choix des personnages censés illustrer ceux que le parti veut défendre. On observe donc une atomisation de plus en plus marquée : la clientèle est ciblée de plus en plus précisément.

L'affiche « *Labour Stands for all Those who Work* », produite en 1929 peu après la loi de 1928 qui instituait la parité électorale, illustre cet effort : on y voit deux jeunes femmes au milieu et à l'avant d'une foule, qui se tiennent par la taille en levant l'autre bras (les mains étant hors cadre on ne peut savoir si le geste est un salut ou bien si elles lèvent le poing). Un grand flou règne quant à leur statut, puisqu'elles ne sont représentées ni en tant que mères ou épouses (comme on peut le voir sur d'autres affiches), ni, malgré ce qu'indique le titre, comme des ouvrières au travail (puisque'il est impossible d'identifier leur métier par leur tenue). L'utilisation de l'expression « *all those who work* » plutôt que « *workers* » est révélatrice d'une volonté de gagner ici les voix des femmes. Au début du siècle de nombreuses affiches font campagne pour le droit de vote des femmes. Après les lois de 1918 puis de 1928, les électrices sont directement interpellées, comme sur cette autre affiche de 1929 : « *Women Vote Labour – for the Children's Sake* ».

Sur un grand nombre d'affiches, l'ouvrier n'est plus qu'un personnage parmi d'autres, marginalisé en quelque sorte. Ainsi, l'affiche réalisée par Will Dyson « *Support the Men and Women* » pour la campagne de 1918 présente quatre personnages: deux soldats (représentant la marine et l'aviation), une femme (« *land girl* ») et un ouvrier, élevés au rang de héros et presque statufiés, comme l'indique la pose empreinte de dignité et la gravité des visages. Cette scène présente le reflet exact de la clientèle visée, c'est-à-dire ceux qui bénéficient de la réforme du droit de vote en 1918 (les combattants et les femmes). L'ouvrier est bien présent, avec sa casquette et son instrument de travail, ici une pioche, mais en position presque subalterne, puisqu'il est placé en contrebas des trois autres.

En 1945, une même affiche, « *Labour for Him/Her* », est déclinée pour s'adresser à différentes catégories d'électeurs. L'ouvrier, reconnaissable aux traits burinés de son visage, n'est ici encore qu'un personnage parmi d'autres, tout comme le soldat ou la grand-mère. Le slogan joue sur la double fonction grammaticale du terme « *Labour* » ; il s'agit avant tout d'un appel à l'effort collectif sous la bannière du travaillisme. Même atomisation à l'œuvre dans la campagne de 1950 qui présente une abondante galerie de personnages dont l'un est un ouvrier, affublé de bretelles et maniant sa pelle.

L'ouvrier est donc considéré avant tout comme un individu, un électeur comme un autre, et non plus comme le représentant d'une « classe » ouvrière, ce qui ferait de lui un interlocuteur privilégié du parti.

### ***Le « common man »***

Avec *New Labour*, on assiste au grand retour des « gens ordinaires », c'est-à-dire à la notion de « *common people* » du début du XX<sup>ème</sup> siècle. La nouvelle version de la clause IV, qui ne fait bien entendu aucune référence aux « *workers* » mais plutôt à « *the public* » et « *the common people* », illustre bien l'évolution du discours officiel travailliste.

Il est révélateur que le programme électoral de 2001 comporte trois photos de Tony Blair en bras de chemise, y compris l'une en couverture. En 1997, le leader travailliste avait au contraire eu le souci de se présenter en premier ministre potentiel, portant costume et cravate sur toutes les photographies. Après quatre années à la tête du pays, le Premier ministre s'efforce désormais de se présenter comme un homme ordinaire, proche des gens, et tente de dissimuler son accent d'Oxford sous un anglais plus populaire (désigné par le terme « *estuary English* » et caractérisé par de fréquents « *glottal stops* » et l'utilisation fréquente de termes

tels que « *guys* » ou « *bloke* »), comme l'avait fait Wilson avant lui avec sa pipe et son accent du Yorkshire forcé.

Les affiches des deux dernières campagnes tendent à mettre en avant l'influence d'individus ordinaires. La campagne de remerciements « *Thank You* » de 2001 en donne un excellent exemple : ces affiches mettent en scène des moments ordinaires de la vie de gens ordinaires : une jeune fille qui mange un toast avec une serviette de bain sur la tête, un jeune homme sur le point de partir au travail en voiture. Le jeune homme en particulier est présenté au pied d'un immeuble (« *tower block* »), ce qui le désigne clairement comme d'origine sociale modeste. Il reste qu'il s'apprête de toute évidence à se rendre sur son lieu de travail, ce qui fait de lui une figure de pauvre « méritant ».

### *L'employé*

La terminologie socialiste traditionnelle qui divise la société en classes a été abandonnée et remplacée par le vocabulaire de la culture d'entreprise<sup>21</sup>. Il n'y a pas des « travailleurs », mais des « gens au travail ». Il n'est pas anodin que les divisions sociales soient décrites dans la nouvelle Clause IV en termes de faibles et de forts (« *weak* » et « *strong* ») plutôt que suivant l'antagonisme classique entre riches et pauvres. Ce qui est entendu par « forts » n'est pas facile à concevoir autrement qu'en termes de méritocratie, ce qui va à l'encontre de l'éthos traditionnel du parti. Cette impression est confirmée par le recours à d'autres expressions elles aussi empruntées à la terminologie libérale, comme l'idée que les gens devraient être encouragés à « tirer parti de leur potentiel » (« *realise [their] true potential* »), la référence à « *opportunity for all* », et l'utilisation de verbes tels que « *achieve* » et « *prosper* », qui contribuent à donner à cette déclaration une tonalité nettement conservatrice évoquant la culture d'entreprise.

L'ouvrier industriel est complètement absent de la campagne de 1997. Dans les programmes électoraux de 1997 et 2001 les seuls « travailleurs » représentés (à part ceux des services publics) sont ceux des industries de pointe : on voit par exemple un homme assis dans ce qui ressemble à une turbine ou un réacteur (1997), avec la légende « *a high-skill workforce* », un très jeune homme à son poste de travail (1997 également), et deux jeunes

---

<sup>21</sup> Sur la conversion idéologique du parti travailliste, voir un précédent article « New Labour et la culture d'entreprise ; Troisième voie radicale ou prudence électorale ? », E. Avril et R. Davis, *Comprendre la Grande-Bretagne de Tony Blair : bilan d'une alternance politique*, Presses Universitaires du Septentrion, 2001, pp. 13-25.

hommes qui tiennent une pièce métallique avec des circuits imprimés, illustrant le succès du *New Deal* pour l'emploi des jeunes (2001).

Si l'on considère les programmes électoraux depuis 1945, on voit que la fréquence des références aux travailleurs augmente progressivement (une seule mention en 1945), jusqu'à un maximum en 1983, puis ralentit de nouveau. En 2001, on trouve une référence isolée à « *the olders workers* ». En 1997, on trouve une référence à « *part-time workers* », et une à « *the individual at work* », ou bien des termes plus vagues comme « *people* » ou « *employees* ». On trouve donc généralement très peu de références aux travailleurs en général et plutôt le terme décliné en sous-catégories grâce à une série d'épithètes : « *women workers* », « *home workers* », « *part-time workers* », « *construction workers* », « *young workers* », « *lower-paid workers* » etc. Le concept de « *workers' rights* », lui, est mentionné à l'occasion, comme en 1983 et en 1987.

L'annonce d'une conférence sur l'organisation du travail intitulée *A Good Day's Work*, organisée par le *Guardian* en juillet 2004 à Londres et sponsorisée par Penna (cabinet de consultants) accueillant Patricia Hewitt (ministre travailliste du commerce et de l'industrie) est très révélatrice des changements sémantiques opérés par *New Labour*. Le texte de l'annonce utilise les termes « *work* », « *workforce* » et « *workplace* », mais les « travailleurs » sont désignés par les termes de « *people* » ou « *employees* » plutôt que « *workers* ». Le terme d'employé a réussi à s'imposer là où celui de « *stakeholder* » avait échoué.

Norman Fairclough a analysé la re-lexicalisation opérée par *New Labour*, qui permet de passer d'un modèle de construction de la société à un autre<sup>22</sup>. Le point fort de ce travail de redéfinition se situe en 1996, lorsque Tony Blair annonce au congrès annuel du parti que la lutte des classes est terminée : « *Forget the past. No more bosses versus the workers. You are on the same side* ». Ce nouveau modèle de société fait appel à de nouveaux stéréotypes, permettant d'instaurer un nouveau clivage pour remplacer l'ancien, comme celui qui oppose le « progrès » au « conservatisme ». Tony Blair donne sa définition de l'ennemi lors du congrès de 1999 : « *Arrayed against us: the forces of conservatism, the cynics, the elites, the establishment. Those who will live with decline. Those who yearn for yesteryear* ». Cette déclaration marque l'antagonisme entre les forces positives de changement et les forces conservatrices. Dans ce discours, l'ouvrier, source de résistance au changement, est tout naturellement considéré comme une force conservatrice. Les employés des services publics et les syndicats se retrouvent ainsi associés au parti conservateur et à l'establishment. Une autre

---

<sup>22</sup> Norman Fairclough, *New Labour, New Language ?*, Routledge, 2000. Sur le terme « *work* » voir p.58-60.

façon de diviser la société consiste à opposer les « optimistes », ceux qui soutiennent la politique gouvernementale, aux « pessimistes », ceux qui n'ont pas foi dans le gouvernement.

Cette nouvelle construction, qui impose de nouvelles catégories pour remplacer les groupes sociaux traditionnels, domine le discours officiel travailliste, mais n'a pas éradiqué pour autant la terminologie socialiste qui continue de servir de modèle de référence à l'aile gauche du parti et aux syndicats plus traditionalistes. Ainsi, le magazine de gauche *Labour Left Briefing* comporte une rubrique intitulée *Class Traitor of the Month*, dans laquelle apparaissent régulièrement ministres travaillistes et leaders syndicaux proches du gouvernement. Mais la rhétorique traditionnelle est désormais le fait d'une minorité au sein du parti.

L'ouvrier rebaptisé « employé » est désormais clairement considéré par les dirigeants travaillistes du point de vue du monde des affaires et dans une logique méritocratique. Le progrès social doit s'inscrire dans l'économie de marché.

## **Conclusion**

Si l'on considère l'évolution de la rhétorique travailliste depuis la fondation du parti, on assiste à la disparition progressive de l'ouvrier, qui se trouve relégué au second plan puis soigneusement dépouillé de tout ancrage dans la réalité contemporaine. L'ouvrier est un symbole à la fois précieux et encombrant. Dans un discours qui se fait de plus en plus individualiste, toute notion de « classe », c'est-à-dire l'idée d'un groupe homogène organisé susceptible de fomenter une rébellion contre le système en place, est considérée avec une suspicion extrême. Si la force physique et la force du nombre se sont trouvées exaltées dans un premier temps, l'idée de soulèvement populaire a rapidement servi de repoussoir plutôt que de modèle. De rares mentions à l'ouvrier subsistent encore dans le programme électoral de 1992 (une référence à « *building workers* » par exemple), puis il disparaît complètement de la rhétorique partisane du gouvernement travailliste.

Aux divisions sociales classiques entre pauvres et nantis, opprimés et oppresseurs, travailleurs et privilégiés, le parti travailliste contemporain a substitué une nouvelle dichotomie, formulée de différentes façons (progrès/conservatisme, optimisme/pessimisme) qui reviennent toutes à illustrer l'antagonisme entre les partisans et les opposants de la politique gouvernementale. On ne peut qu'être « pour » ou « contre » le gouvernement : toute réserve, résistance ou critique est considérée comme une attaque ou une trahison. L'ouvrier

contemporain (qui est le plus souvent une femme, a troqué la pelle contre le téléphone et travaille à temps partiel dans un centre d'appels) ne se reconnaîtra dans le discours travailliste qu'en tant que citoyen, individu ou « employé ».

Il reste que l'origine ouvrière du parti, et en particulier la figure de Keir Hardie, est un symbole puissant dont la charge affective permet d'unifier un parti très disparate. L'ouvrier est simultanément un personnage angélique, un *has been* sympathique, ou un héros révolutionnaire, selon qu'il participe d'une mythologie à dominante chrétienne, social-démocrate, ou socialiste<sup>23</sup>. *New Labour* n'a pas hésité à se servir sans réserve de ces symboles pour se doter d'une légitimité mise en doute par ses détracteurs. Tony Blair invoque constamment la mémoire de Keir Hardie en tant que père fondateur du parti qu'il dirige.

Il est clair que l'image de l'ouvrier ne nourrit plus le « projet » politique du parti travailliste et n'est plus associée à la vision d'un idéal à atteindre. Son utilité au sein de l'architecture symbolique de *New Labour* n'est plus que la représentation d'une référence aux origines. La figure traditionnelle de l'ouvrier est confinée au musée du mouvement travailliste et n'est évoquée que dans le cadre de références, au demeurant fréquentes, aux origines, aux grands combats et aux héros du parti. L'ouvrier, dont on souligne par ailleurs l'obsolescence dans le monde d'aujourd'hui, est incontestablement inscrit au cœur de la mythologie travailliste.

Le parti travailliste se pose donc comme le parti qui défend les intérêts de ceux qui travaillent. Il ne reste de « *Labour* » que l'idée du travail comme source de dignité et base d'un idéal méritocratique parfaitement illustré par le slogan actuel du parti : « *Labour – working hard for Britain* ». La définition de « *Labour* » se réduit à la simple référence au « travail ».

### **Pour citer cet article :**

AVRIL, Emmanuelle, « La figure de l'ouvrier dans l'architecture symbolique du parti travailliste », dans MILLAT, Gilbert (dire.), *La classe ouvrière britannique XIXe – XXe siècles : Proscrits, patriotes, citoyens*, l'Harmattan, 2005, pp. 257-287.

---

<sup>23</sup> Sur les différentes interprétations historiques du parti travailliste, voir Steven Fielding, *The Labour Party : continuity and change in the making of 'New' Labour*, Palgrave, 2003, et en particulier le chapitre 1, « Historicizing New Labour », p.18-37.